

LIVRE SIXIÈME

Les Œuvres eucharistiques

CHAPITRE I

LA FÊTE DU TRÈS SAINT SACREMENT

*Memoriam fecit mirabilium
suorum.*

Dieu a fait un abrégé de ses
merveilles.

(Ps. cx).

Au moyen-âge on donnait à la Pentecôte un nom gracieux et poétique : on l'appelait la *Pâque des Roses*, en mémoire des langues de feu sous l'emblème desquelles le Saint-Esprit s'était communiqué aux apôtres et aux disciples réunis dans le Cénacle. Plus belle et plus significative est l'appellation par laquelle la piété chrétienne désigne la solennité la plus populaire de l'année : celle qu'elle nomme la FÊTE-

DIEU. Fête incomparable dans son objet : elle ne se borne pas à consacrer le souvenir d'un évènement passé, si grandiose qu'on le suppose ; elle célèbre la plus vivante et la plus auguste des réalités, l'âme de la religion, le point central où convergent tous les sacrements, toutes les cérémonies, toutes les fêtes de la liturgie ; elle célèbre le vrai corps de Jésus, né de la Vierge Marie, qui pour nous a souffert et a été immolé ; elle célèbre Jésus-Christ lui-même, régnant glorieux dans le ciel, vraiment, réellement, substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, pour y être notre victime de propitiation, la nourriture de nos âmes, le compagnon, le guide, le protecteur et le consolateur de notre pèlerinage sur terre. Fête incomparable par sa pompe et sa magnificence : elle est l'affirmation solennelle de la foi, le cri sublime de l'espérance, le triomphe de la charité, la merveille de la réparation. Fête incomparable par la splendeur de ses effets : elle glorifie le Seigneur, elle apaise sa colère, elle provoque l'effusion de ses grâces les plus précieuses, elle touche et convertit le pécheur, elle affermit et perfectionne le juste, elle répand l'allégresse au ciel et sur la terre, *Ave verum corpus, natum de Maria Virgine!* Etudions donc avec amour cette fête qui, sous plus d'un rapport, est la plus suave, la plus salutaire, la plus belle des fêtes de l'année et en même temps LA PLUS SPLENDIDE DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES. Fixons particulièrement nos regards sur trois points principaux, savoir : L'INSTITUTION de cette solennité, l'OFFICE qu'on y récite et la PROCESSION qu'on y fait. Dieu nous accorde à tous de trouver en cet entretien lumière et édification ! Puisse nous, par sa grâce, concevoir, comme fruit de ce discours, une plus ardente dévotion à l'égard du mystère de nos autels !

I

Dieu est admirable dans la conduite de sa Providence. Selon les circonstances et les besoins, il donne à ses fidèles les secours les plus opportuns pour résister aux entreprises du Méchant et se maintenir fermes dans la foi et dans l'amour.

Après les persécutions, quand Constantin monta sur le trône impérial, et qu'étendant sur l'Église son manteau de pourpre, il y introduisit, à son insu et sans le vouloir, avec les honneurs, un commencement de refroidissement ; quand on aperçut ces froids docteurs, Arius, Nestorius, Eutychès, dont la doctrine n'était au fond que la négation de l'amour infini ; à ce moment où le vieux sensualisme païen pénétrait peu à peu dans l'Église, les entrailles de la terre s'ouvrirent et on en vit sortir les instruments de la Passion de Jésus-Christ : la croix sur laquelle il était mort, les clous qui avaient percé ses pieds et ses mains, la couronne qui avait meurtri son front, la lance qui avait ouvert son cœur. Le monde fut providentiellement appelé à se ranimer à ce contact sacré des instruments de la Passion. La grande dévotion des rudes populations du moyen-âge fut la dévotion à la Croix. On livrait des batailles pour la posséder. Mais, au treizième siècle, il n'était pas difficile à un observateur de voir que cette dévotion, par suite de l'infirmité humaine, ne suffisait plus à entretenir une flamme qui manifestement baissait. Les croisades devenaient de plus en plus impossibles ; les papes s'épuisaient à appeler les populations au secours du tombeau profané de Jésus-Christ. Il fallait un symbole plus émouvant, quelque chose qui allât plus pro-

fondement aux âmes. Il fallait tourner les regards et les cœurs du côté de la sainte Eucharistie, et demander à l'Église, pour ce mystère, des hommages nouveaux (1).

D'autre part, la gloire elle-même du Sacrement, qui est le cœur du catholicisme, exigeait une nouvelle manifestation de piété et de dévotion. Jusque-là Dieu avait jugé suffisantes pour l'honorer l'offrande quotidienne du sacrifice de la Messe par lequel se fait la sainte liturgie, et la fête du Jeudi-Saint. Mais déjà l'esprit d'erreur, dans la personne de Scot Érigène et de Bérenger, avait attaqué le mystère des autels. Les Albigeois apparaissaient avec leurs négations audacieuses et leurs horribles profanations ; ils préparaient la voie aux débordements de l'hérésie protestante et de l'impiété rationaliste. Il faut que l'affirmation et le culte du dogme eucharistique soient plus solennels ; il faut des témoignages plus enthousiastes de respect et d'amour.

Dieu qui choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, Dieu qui a vaincu Pharaon par Moïse, l'obscur berger de Madian, le géant Goliath par le jeune David, Holopherne et Aman par Judith et Esther, l'orgueil du paganisme par les pauvres bateliers du lac de Génésareth, jette les yeux, pour réaliser son dessein, sur une humble vierge, nommée Julienne, originaire de Retine près de Liège, et religieuse au monastère du Mont-Cornillon. En 1208, il la favorisa d'une vision extraordinaire. Un jour qu'elle était plongée dans ses affectueuses méditations, elle aperçut le globe de la pleine lune, brillant d'une radieuse clarté, à l'exception d'une sorte d'échancrure formée par une bande noire. Ju-

(1) Mgr Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*.

lienne ne comprit pas d'abord le sens de cette vision qui devait se renouveler souvent pendant ses oraisons. Les sœurs, qu'elle consulta sur ce point, ne purent calmer ses inquiétudes. Il fallut que Dieu lui-même, deux ans plus tard, lui expliquât cette mystérieuse apparition : la lune était la figure du cycle annuel des solennités chrétiennes qui viennent éclairer les ténèbres de notre exil ; l'ombre qui constituait une brèche à la surface de la sphère lumineuse indiquait qu'une lacune existait dans l'ensemble des fêtes catholiques, aucun jour spécial n'étant consacré exclusivement à honorer l'Eucharistie. Julienne avait été choisie par Notre-Seigneur pour être la promotrice de cette nouvelle solennité. La lutte entre l'obéissance et l'humilité devait durer vingt ans dans l'âme troublée de la sainte religieuse. Devenue prieure de son monastère, en 1230, elle osa enfin ouvrir son cœur à la Bienheureuse Ève, recluse au Mont-Saint Martin, et à Isabelle de Huy, religieuse de Cornillon. Encouragée par leurs conseils, elle révéla ses visions à Jean de Lausanne, chanoine de la collégiale de Saint-Martin de Liège. Celui-ci consulta à son tour Jacques Pantaléon, archidiacre, qui devint le pape Urbain IV, et d'autres personnes distinguées par leur talent et leur vertu, qui tous déclarèrent que l'esprit de Dieu était avec Julienne. Enfin, après bien des difficultés, un pieux évêque, Robert de Torote, transféré de l'évêché de Langres à l'évêché de Liège, institua pour son diocèse une fête chômée du Saint-Sacrement, précédée de vigile et de jeûne. Elle fut célébrée pour la première fois, en sa présence, à la collégiale Saint-Martin, en 1247, le jeudi après l'octave de la Pentecôte. C'était l'aurore de l'institution de la fête du Saint-Sacrement.

Cependant le prélat mourut cette année même. Mille

obstacles se mirent en travers de l'œuvre commencée. En 1258, Julienne mourut sans avoir vu ses desseins pleinement réalisés. Plus heureuse que son amie, Ève, qui avait hérité de son zèle eucharistique, fut servie par des circonstances plus favorables. L'ancien archidiacre de Liège, Jacques Pantaléon, avait été élevé sur le trône pontifical, sous le nom d'Urbain IV. Par l'entremise de plusieurs prélats, Ève sollicita du Souverain Pontife une bulle qui pût mettre un terme à toutes les contestations et qui étendit la fête liégeoise à toute la chrétienté. Les troubles qui agitaient alors l'Italie avaient fait ajourner la réalisation de ces vœux, quand Dieu intervint solennellement. Un miracle avait demandé à la B. Julienne la solennité du Saint-Sacrement, un miracle détermina le pape à l'instituer officiellement. Un prêtre allemand, obsédé de doutes sur la Présence Réelle, avait supplié Dieu de lui donner un signe manifeste qui raffermît sa foi. Se trouvant à Bolseno, il célébrait la Messe dans l'église de sainte Christine. Au moment où il élevait l'hostie sur le calice, une chair réelle lui apparut toute couverte d'un sang abondant qui se répandit sur le corporal. Sans achever le saint Sacrifice, le prêtre mit l'hostie dans le tabernacle et alla se jeter aux pieds du pape Urbain IV, qui se trouvait alors à Orviéto, petite ville de Toscane située à trois lieues de là. Il en obtint l'absolution pour son doute contre la foi. Le pape fit apporter le corporal à Orviéto et le déposa solennellement dans la cathédrale où on le vénère encore aujourd'hui. Une enquête épiscopale démontra bientôt l'indiscutable réalité du prodige. Cet événement contribua à déterminer le Souverain Pontife à instituer, pour l'Église universelle, la solennité réclamée par Notre-Seigneur à sa fidèle servante, et en 1264 Urbain IV publiait la bulle *Transi-*

turus. Dans ce monument magnifique, le Vicaire de Jésus-Christ dépeint avec une ardente éloquence l'amour de Dieu pour les hommes, dans l'Eucharistie ; il déclare la nécessité de l'honorer par une fête nouvelle ; il marque le but multiple de cette fête, savoir : confondre la perfidie et l'extravagance des hérétiques, réparer nos fautes personnelles à l'égard du Saint-Sacrement ; enfin il en fixe la solennité pour tout l'univers catholique au jeudi qui suit l'octave de la Pentecôte. La fête du Saint-Sacrement, comme un soleil surnaturel, émergeait à l'horizon.

Mais avant de luire dans tout son éclat, il devait être masqué par des brouillards et des nuages épais. Je veux dire que Satan allait s'efforcer par tous les moyens d'entraver l'exécution pleine et entière de la bulle pontificale. En effet, Urbain IV mourut le 2 octobre 1264, et n'eut point le temps de faire exécuter son décret. On n'y pouvait guère songer tant que l'Italie resta en proie aux factions des Guelfes et des Gibelins. Aussi, fort peu d'églises, à la fin du XIII^e siècle, imitèrent-elles celle de Liège. Ce fut le pape Clément V, qui, au Concile général de Vienne, remit en lumière la bulle d'institution d'Urbain IV. La Fête-Dieu se propagea alors dans toute la chrétienté, et, vers l'an 1318, elle était célébrée dans presque toutes les églises de France (1). Dès lors, cette grande solennité, populaire entre toutes, brillait sans conteste au firmament de l'Église pour ne plus s'éclipser, versant sur le monde des torrents de bénédictions.

Telle est l'institution de la Fête-Dieu, que le ciel a marquée du double sceau du miracle et de la contra-

(1) Corblet: *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie*.